

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

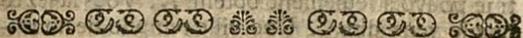
Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XXIX. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2433

étoit visible dans sa joie. Puis-je l'aimer plus que je ne fais? Si je le pouvois, chaque fois que je la vois m'en feroit de nouvelles raisons.



L E T T R E XXIX.

Suite.

Mercredi à midi, 19. Avril.

Vous auriez bien de la peine à deviner quelle visite j'ai eu ce matin. . . . L'honnête Mr. Fowler. Je fus fort aisé de le voir. Il me remit une Lettre de son digne Oncle. Le bon sir Rowland! Je n'aurois pas cru d'éprouver encore à Londres, une joie aussi grande que j'en eut quand on me remit cette Lettre entre les mains, quoique son contenu m'ait fait une sensible peine. Je la renferme ici. Elle est datée de Caer-marthen. Aïez la bonté de la lire ici.

Caermarthen, 11. Avril.

Quel nom convenable donnerai-je au commencement de ma Lettre à la plus aimable des femmes! Ce n'est pas parce que vous êtes aimable que je suis embarrassé; mais vous appellerez, ou non, ma fille, comme vous m'avez fait l'honneur de vous appeler vous-même. Véritablement, & sincèrement, je dois dire que j'aurois mieux vous appeler d'un autre nom, quoique marquant un degré de parenté un peu plus éloigné. Le Seigneur ait pitié de moi! Oh comme j'ai parlé de vous! Combien de nos jo-

M 5

lies

lies filles de Caermarthen j'ai rempli de jalousie de vos perfections sans pareilles!

Rien ne manqueroit ici à mon contentement, si je pouvois seulement obtenir... Vous savez ce que je veux dire... Une ville remplie de noblesse: une belle campagne tout à l'entour... Un bien considérable. Estimés, & pour ce qui est de cela, je puis bien dire *aimés* de tous nos voisins, & de tous nos fermiers. Qui seroit aussi heureux que Rowland Meredith, si son pauvre garçon pouvoit être heureux!... Ah, Mademoiselle!... Et cela ne peut-il être? J'ai peur de le demander. Cependant j'apprens que malgré tous les godailleurs qui s'agitent autour de vous, vous êtes ce que vous étiez quand j'ai quitté la ville. On a cependant parlé à l'oreille d'un beau Cavalier, véritablement, qui a une grande tendresse pour vous; mais on dit cependant qu'il y a quelque obstacle qui vous sépare. Que le ciel benisse & rende heureuse ma chère *filie*, comme je dois donc vous appeler, & non pas ma *nièce*, si vous avez quelque inclination pour lui. S'il en est quelque chose, il seroit prodigieusement gracieux, si vous vouliez seulement en donner un demi soupçon à mon neveu, ou à moi qui suis votre Père, vous comprenez, par un mot précieux de votre main, si vous ne voulez pas en parler à lui. Le Seigneur me fasse paix! Mais jamais, jamais je ne verrai celle qui me frapperoit autant l'imagination que vous. Mais quelle effroyable chose ce seroit, si vous, qui êtes si courtisée, & si admirée par beaucoup de beaux galans, vous vous trouviez éprise à la fin pour un homme qui ne pourroit être à vous! Dieu veuille

empêcher en événement si déplorable! Je vous proteste, Mademoiselle, que cette idée a fait couler une ou deux larmes le long de mes joues. Et pourquoi cela? Parce que vous ne jouez point de tour aux gens: vous n'avez jamais été coquette, comme ils les appellent. Vous agissez rondement, sincèrement, & délicatement aussi, envers tous les hommes; de quoi mon neveu & moi nous pouvons rendre témoignage.

Mais à présent, pourquoi est-ce que je vous écris?... Dieu soit avec vous, ne pouvez-vous, ne pouvez-vous enfin donner quelque consolation à deux cœurs vertueux? Vous n'en connutes jamais de plus vertueux! Cependant si vous le pouviez, j'ose dire que vous le feriez. Eh bien donc si vous ne le pouvez, il faut que nous en prenions notre parti du mieux que nous pourrions; c'est tout ce qui nous reste à faire... Mais, le pauvre garçon! Regardez le, si vous lisez ceci devant lui. Extrêmement changé! Pauvre garçon... Et si vous ne le pouvez pas, eh bien donc, Dieu benisse ma fille, voilà tout. Je vous assure que vous avez nos prières, tous les dimanches, du fond de notre cœur.

A présent si vous voulez garder le secret, je vous dirai quelque chose: quand cependant j'ai pris la plume, ce n'étoit pas mon dessein. Il ne faut pas que le pauvre garçon sache que je vous l'ai dit. Nous l'avons fait dans la simplicité de nos cœurs; & si vous croyez que nous prétendons gagner votre amour par ce que je dis, je vous assure que vous nous faites tort... Mon neveu déclare qu'il ne se mariera jamais, si ce n'est à une certaine personne; & il a fait son testament,

& moi aussi; & que je vous dise, que si je ne puis avoir une nièce, ma fille s'en trouvera mieux pour avoir connu, & traité aussi obligamment qu'elle l'a pu

*Son véritable ami, son tendre
Père, & obéissant servi-
teur*

ROWLAND MEREDITH.

Mes amitiés & obéissances à Mr. & M^e. Reeves, & à tous les amis qui s'informeront de moi. Adieu! Dieu vous benisse, Amen.

Avez-vous pu, Lucy, lire cette Lettre avec des yeux secs? Généreux, vertueux, dignes amis? Je ne lus que la moitié de la Lettre devant Mr. Fowler... Je fus bien aise de n'avoir pas lu plus loin. Je n'aurois pas eu la force de garder le secret de son Oncle; quand ce n'auroit été que pour refuser d'accepter leurs généreuses dispositions. Si cela s'effectuait, ce seroit une peine extrême pour moi, indépendamment de celle que me causeroit la mort de cet honnête homme; & d'autant plus que c'est moi qui ai demandé de le regarder comme mon Père. Si une pareille chose arrivoit, la générosité de sir Charles Grandison envers les Danbys me serviroit d'exemple.

Savez-vous, Mr. Fowler, lui dis-je, ce que contient la Lettre que vous m'avez remise?

Rien de plus que ce que m'en a dit mon Oncle, qu'elle contenoit des assurances d'un amour paternel; avec des souhaits seulement... mais sans exprimer une ombre d'espérance.

Sir Rowland est bien bon, lui dis-je. Je n'ai

n'ai pas lu plus de la moitié de la Lettre. Il me semble qu'elle sent trop le *Père*, pour que je puisse lire plus avant en présence de mon *frère*. Dieu benisse mon *frère* Fowler, & récompense l'amour paternel de sir Rowland pour sa fille Byron!... Il faut que je lui écrive.

Le pauvre Mr. Fowler! il soupira profondément; il se baissa, avec un air de résignation si respectueux!... O ciel, ma chère, que je suis tourmentée de tous les côtés! par de *braves* gens aussi, comme sir Charles peut dire qu'il l'a été par de *braves* femmes.

Ne puis-je rien faire de moins que de me donner à l'un des deux, pour montrer à Mr. Orme & à Mr. Fowler la vraie estime que j'ai pour eux?

Pauvre Mr. Fowler!... Effectivement, comme le dit sir Rowland, il n'a pas l'air bien... Un Amant si modeste, si humble, si discret!... Il me coûta des larmes, en me quittant: je n'ai pas pu les lui cacher. Il m'accabla de louanges & de bénédictions, & sortit enfin avec précipitation, pour cacher son émotion, restant au milieu d'une phrase... Dieu vous conserve, cher & digne Monsieur! ce fût tout ce que je pus *essayer* de dire. Les derniers mots s'arrêtèrent à ma gorge, jusqu'à ce qu'il fût hors de portée de les entendre: je demandai alors les bénédictions du ciel, pour lui & pour son Oncle; & je répétais mes prières, avec de nouvelles larmes, en lisant le reste de la touchante Lettre.

Mr. Fowler avoit dit à Mr. Reeves, avant que je le visse, qu'il alloit à Caermarthen dans huit jours, pour essayer son air natal. Il lui a dit où il logeoit en ville. Il a fait des courses